

Festival du court métrage de Clermont-Ferrand Courts de France

Michel Coulombe

Volume 19, numéro 3, printemps-été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2001). Festival du court métrage de Clermont-Ferrand : courts de France. *Ciné-Bulles*, 19(3), 28–31.

Courts de France

PAR
MICHEL COULOMBE

La production française de courts métrages est considérable. Six cents films, sans compter les vidéos qui forment toujours, curieusement, une constellation à part, se battent chaque année pour occuper les rares places en première partie de programme dans les salles de cinéma. Ces nombreux courts se croisent inévitablement sur le long circuit des festivals français et étrangers spécialisés. Certains parviennent même à se glisser dans la grille horaire des chaînes de télévision. Le long de ce parcours du combattant, s'il est un endroit où les courts sont courus, voire convoités, c'est bien le Festival du court métrage de Clermont-Ferrand.

On dit de l'événement — compliment? insulte? — qu'il est le Cannes du court métrage. Soit. Le label est tout de même réducteur. Certes, on trouve à Clermont-Ferrand plus de 2 000 professionnels, programmeurs de festivals, acheteurs web ou télé, réalisateurs et producteurs de toutes tendances, et même publicitaires à la recherche de sang neuf, qui s'agitent autour de la production récente. On y voit surtout, du moins en salle, un public jeune, nombreux et enthousiaste, qui paie sa place comme on prendrait un ticket pour l'inconnu. À sa 23^e édition, du 26 janvier au 3 février 2001, Clermont-Ferrand affichait une fréquentation spectaculaire d'environ 130 000 spectateurs, un baume sur les plaies de tous ces courts métrages qui, le reste de l'année, confinés à la portion congrue, galèrent à l'écart de l'industrie cinématographique avec, la plupart du temps, des moyens de fortune.

Clermont-Ferrand propose aux cinéphiles un large éventail de films. Il y a les sections régulières, à commencer par la compétition internationale, où on retrouvait **Lila** de Robin Aubert, qui a soulevé au sein de la délégation québécoise un débat passionné sur la pertinence de sous-titrer en français certains films québécois. Il y a aussi les sections propres à une édition, comme cette série de programmes sadomasochistes qui inaugurerait le troisième millénaire, regards amusés sur les maladroites des sadiques et des masochistes d'occasion, images crues des pratiques insoutenables d'hommes et de femmes amateurs de sensations fortes. Dans cette vaste auberge clermontoise où l'on circule au pas de course de la sélection officielle au marché avec, de temps à autre, un crochet du côté du *off*, passant en quelques minutes du film d'auteur tourmenté, maquette de long métrage, à l'ingénieux petit film à chute, la compétition française est particulièrement suivie. Puisqu'on n'y retient que le dixième de la production nationale, le seul fait d'être sélectionné constitue, en soi, une victoire.



D'outre-Atlantique, le paysage des courts français donne l'impression que plusieurs grosses pointures du cinéma français, têtes d'affiche, vedettes confirmées, acceptent régulièrement de faire trois petits jours de tournage sur un plateau fauché, entre un Tavernier, un Leconte et un Poiré. La sélection française du Festival n'en laisse voir aucune trace. Il faut regarder ailleurs, au marché, pour voir, par exemple, Christophe Malavoy dans un film de Pascal Légitimus, **Abus de méfiance**, où il prend un plaisir évident à camper son propre rôle, acteur ouvert d'esprit qui se fait voler son portefeuille par un Arabe. À peine a-t-on appris que ce qu'on voyait se passait sur un

tournage, d'où l'on conclut que les Arabes ne sont pas ces voleurs que montre le cinéma, l'acteur, toute volonté de rectitude politique évanouie, découvre que l'immigrant qui lui donnait la réplique lui a bel et bien piqué son portefeuille... Humour grinçant.

Ce film ne fait pas figure d'exception. Il s'inscrit dans un courant. Car, s'il y a peu de gros noms dans le panorama du court français offert à Clermont-Ferrand, on ne compte plus les Arabes, omniprésents, suffisamment du moins pour rendre paranoïaque les vaillants supporters du Front national. Les cinéastes s'accrochent à leurs pas, littéralement, comme dans **Ya Rayah** de Claudio Paziienza, qui exprime simplement le déracinement d'un Algérien installé en France. Terre d'accueil, attachée à ses anciennes colonies, la France vit à l'heure de l'intégration, du déracinement, du racisme et de l'exil, sujets délicats qui, tout naturellement, passionnent les cinéastes. Aussi la garde montante de la cinématographie française se fait-elle l'écho du malaise persistant qui entoure la présence des Arabes sur le territoire de l'Hexagone, marqué par de nombreux incidents, comme de la transformation rapide d'une société qui, d'un même souffle, admire les exploits de Zinedine Zidane et traque impitoyablement les sans-papiers.

De toute évidence, les Arabes, et parmi eux les jeunes hommes, incarnent, symbolisent cette transformation de l'intérieur de la société française, sans toutefois la résumer entièrement. Ainsi la peur viscérale de l'altérité trouve une tout autre cible dans **les Chaussettes sales** de David Lanzmann. On y voit un bon samaritain s'affoler lorsqu'il découvre que l'homme sans le sou à qui, généreux, il a offert de prendre une douche chez lui sort tout juste de prison. Ce qui change tout.

Plusieurs réalisateurs français de courts métrages s'attaquent de front au racisme. Ils retournent le sujet dans tous les sens. Dans **le Vigneron français** de Christophe Otzenberger, le cinéaste épouse le point de vue d'un Français d'origine arabe prisonnier des préjugés de ses compatriotes, obligé de changer de nom pour faire de la vente par téléphone. Dans **Relou** de Fanta Régina Nacro, à l'autre bout du spectre, on propose plutôt celui, violent, agressif, intolérant, d'un dur qui harcèle de petites Françaises dans un bus, exercice de méchanceté qui se retourne contre lui quand il découvre qu'ils ont les mêmes origines.

Symbole de la différence dans un pays qui semble avoir plus de facilité à se fondre dans le grand ensemble européen qu'à cohabiter avec ses minorités, l'Arabe que l'on voit dans les courts métrages français récents n'a pas l'intégration facile. Il doit payer de son corps le prix de la réussite et vivre dans le mensonge (**l'Embellie** de Jean-Baptiste Erreca), accepter d'être le premier soupçonné par les forces de l'ordre malgré l'énergie qu'il met à se réfugier dans un monde virtuel (**Faux Contact** d'Éric Jameux), mentir, tricher, pour accéder à la citoyenneté française (**le Mariage en papier** de Stéphanie Duvivier), s'accrocher pour garder l'estime de soi, en quête de modèle et de valorisation (**Saïd** de Romuald Beugnon), accepter l'échec et la faillite, irréversible (**la Voie lente** de Samia Meskaldji) et faire les frais, sans mot dire, de la violence ordinaire, gratuite, répétée (**Un Arabe ouvert** de Hervé Lasgouttes).

Malgré tout, ce qu'ils laissent derrière étant, souvent, plus inquiétant encore que s'ils redoutent devant, nombre d'Africains du Nord sont prêts aux plus grands sacrifices pour accéder au rêve européen. Certains entreprennent même le voyage vers l'eldorado européen au péril de leur vie comme dans **l'Horizon perdu** de Laïla Marrakchi, où un jeune homme s'embarque en clandestin sur un bateau qui l'éloignera de Tanger.



Les Chaussettes sales



Relou



Faux Contact



La Voie lente



Un Arabe ouvert



Joyeux Noël Rachid



Le Mal du pays



Peau de vache



L'Échappée



L'Étape

Dans ce tableau où l'humiliation le dispute à la désillusion, une coproduction franco-belge, **Joyeux Noël Rachid** de Sam Garbarski, a tout d'un oasis. Apôtres candides de la réconciliation des peuples, deux gamins d'origine arabe y défendent un raisonnement d'une logique imparable: puisque les chrétiens ont le droit de manger du couscous, pourquoi les musulmans, en contrepartie, ne pourraient-ils pas célébrer Noël? La crèche, l'église, les cadeaux... Surtout qu'il y a ce père Noël, au magasin, qui parle arabe...

Les préoccupations des jeunes cinéastes français ne se limitent évidemment pas aux différences ethniques et à l'immigration, pour laquelle deux Rwandais sont prêts à payer le prix fort, jusqu'à cacher de la drogue dans leur estomac afin de pouvoir entrer en France, dans **le Mal du pays** de Laurent Bachet. Sur le mode dramatique, on s'inquiète également de la montée de l'intégrisme (**Échos d'Algérie** de Khaled Ammari) et, sur un ton plus léger, on fait un pied de nez aux revendications syndicales, la belle solidarité des travailleurs de la base étant cruellement court-circuitée aux toilettes pour femmes (**Demain la révolution** de Bénédicte Portal). Mais c'est **le Dîner** de Frédéric Krivine qui secoue, avec le plus de justesse, les certitudes des bien-pensants. Un couple BCBG de la gauche montante y fait face à un dilemme: peut-on accepter une invitation à dîner d'un client d'extrême droite et dormir en paix? L'argent n'a-t-il pas une odeur? Et la réussite, un prix?

En France comme au Québec, les réalisateurs de courts métrages s'intéressent aux marges de la société. Ils ne s'attardent pas qu'aux immigrants mais aussi aux jeunes et aux vieux. Le portrait de la jeunesse est parfois léger, comme dans l'astucieux **Confessions dans un bain** de Marc Gibaja, récipiendaire du Prix spécial du jury et du Prix de la Jeunesse. Au fil des ans, de 1993 à 2000, on y voit se décomposer un groupe d'amis alors que chacun plonge dans la baignoire de Paul pour s'y mettre à nu, corps et âme, sous l'œil indiscret de sa caméra. Ces confidences, le cinéaste les vendra sous forme de compilation vidéo. Et puis, l'occasion est trop belle, il en tirera aussi un livre. Encore une fois, intégrité ou succès...

Comme il se doit, dans plusieurs films les jeunes sont présentés comme l'antidote parfait à la conformité. Dans **Peau de vache** de Gérald Hustache-Mathieu, une jeune fille s'oppose à l'autorité parentale, délicieusement bovine dans ses habits que ne renieraient pas Ding et Dong, un anneau dans le nez, inquiétante lorsqu'elle se met en tête, conséquente, d'allumer le taureau. En fait, si l'on en croit **Petite Sœur** d'Eve Deboise, rien ne vaut une adolescente mal dans sa peau, menteuse, manipulatrice, pour semer le bordel dans une famille et dissiper toute trace de bonheur paisible. Et il n'est pas de personnage plus présent dans **L'Échappée** de Zoé Galeron, le germe maladroît d'un long métrage, que cette adolescente qui s'est noyée, suicidée de toute évidence, laissant derrière elle une famille de naufragés, mise au défi de lui survivre.

Preuve que certains clichés ont la vie dure, jeunesse paumée, spécialistes de l'art contemporain prétentieux, **le Chien, le chat et le cibachrome** de Didier Blasco donne, lui aussi, à un jeune le rôle d'un détonateur chargé de secouer le vide ambiant. On y fait la preuve, par a plus b, qu'il n'y a rien de plus facile que de passer le concours des Beaux-Arts, sinon peut-être faire des films accrocheurs avec des idées reçues.

Quant aux vieux, ils sont présentés dans des tonalités plus sombres, gardien nostalgique du souvenir de l'être aimé (**Une vie d'ici** de Lionel Mougin), dernier témoin de la Première Guerre mondiale d'un patelin, convaincu qu'aux yeux de la jeune génération tous les vieux se ressemblent (**le Dernier Survivant** de Jean-Marc Surcin) ou client de passage, de retour d'un enterrement, qui sait que pour un vieil homme tout a un prix, l'amour comme la bière (**L'Étape** d'Éric Pinatel).

Hanté, comme ces trois films, par la mort, **Des morceaux de ma femme** de Frédéric Pelle (sur le web: primefilm.com), grand gagnant de Clermont-Ferrand, a reçu le Grand Prix du Festival de même que les prix de Canal + et de la Fnac. Image saisissante que celle de ce vieil homme brisé qui refuse de se rendre à la raison lorsqu'on lui demande, à l'hôpital, de signer les papiers d'usage à la mort de sa femme bien-aimée. Sourd aux exhortations d'un jeune homme bien intentionné, il préfère s'éloigner de ce corps inerte et traverser la ville, en se dépouillant de tous ses vêtements, laissant derrière lui tout ce qui pourrait lui rappeler celle qui ne sera plus jamais à ses côtés, illusoire traitement de choc contre une douleur définitive.



Des morceaux de ma femme

En format court comme en long métrage, les cinéastes français gardent le secret de ces histoires d'amour compliquées, tordues, tortueuses, voire malsaines. Ainsi, l'infidélité donne un sens nouveau à une corvée de peinture alors qu'Olivier efface les dernières traces de Daniel dans le cœur de Marie (**J'attends Daniel pour peindre** de Nathalie Donnini). Quant à la mécanique automobile, subordonnée à celle des cœurs, elle ne résiste pas aux caprices de la fille du patron d'un garage lorsqu'elle ne veut plus se contenter d'un simple garagiste (**la Vie commune** d'Antony Cordier). Les âmes esseulées sont légion, incapables d'avouer leur amour, une retenue qui fera leur malheur (**Mon meilleur amour** de François Favrat) ou solidaires dans la solitude, soulagement illusoire (**les Filles du 12** de Pascale Breton). Les couples installés ne sont pas davantage à l'abri des secousses. Dans **la Part d'ombre** de Yvon Marciano (sur le web: liberafilms.com), il suffit de quelques minutes de séparation pour que s'ouvre une brèche, pour qu'un homme prenne la jeune femme qui attend sagement son mari sur le trottoir pour une prostituée et que, contre toute attente, celle-ci accepte son offre. À partir de là, l'histoire de ce couple sera indissociable de ces quelques billets coupables.



La Vie commune

Beaucoup de tristesse et de désespoir aussi dans le panorama français offert par Clermont-Ferrand, version 2001, galerie surpeuplée d'éclopés: un père et un fils à jamais marqués par le passage, fatal, d'une jeune femme (**Sables mouvants** de Stéphane Gisbert), un enfant soumis à la violence répétée de son père qui croit faire preuve de plus de maîtrise de soi en l'enfermant dans le coffre de sa voiture plutôt que de le battre (**Chasse gardée** d'Olivier Riou), un homme qui veille sur une falaise fréquentée assidûment par des candidats au suicide (**la Baie des trépassés** de Yves Pouliquen), deux femmes qui engourdissent en vrac dans l'alcool la peur de perdre un emploi, les caresses enfuies, la mort d'un chat, tout ce temps qui passe et qui vous fait oublier que c'est le Nouvel An et qu'il n'y a surtout pas de raison de célébrer (**Recouvrance** de Franck Saint-Cast).



La Part d'ombre

Il y a aussi, heureusement d'ailleurs, de la légèreté, laquelle s'exprime tantôt par le biais de la danse comme dans **Èrè mèla mèla** de Daniel Wiroth, qui rappelle certains films de Norman McLaren, tantôt dans l'humour comme dans **Tous à table** d'Ursula Meier. Il est difficile d'imaginer qu'on puisse mettre cinq ans à terminer un court métrage filmé autour d'une table, moins encore qu'il faille mettre en place une coproduction entre la Suisse, la Belgique et la France pour le financer. Et pourtant c'est ce qui s'est produit dans le cas du film de Meier, largement récompensée pour son entêtement. **Tous à table** a récolté non seulement le Prix du public, mais aussi le Prix Recherche et celui de la Presse. Une simple énigme transforme un repas d'anniversaire bien arrosé en champ de bataille. Oubliés le gâteau et les chants d'anniversaire, les masques tombent un à un pendant que les convives, et les spectateurs avec eux, pris au jeu, cherchent bien inutilement à donner un sens aux affirmations contradictoires des trois fourmis de l'énigme. Un court, parfois, en dit long. ■



La Baie des trépassés



Èrè mèla mèla